

réussissent ainsi à former ces puissantes compagnies qui nous étonnent par leurs succès, leurs richesses et leur prospérité ?

Qu'on cherche, qu'on fouille, qu'on se creuse la tête pour trouver un autre secret, il n'y en a pas : l'union fait la force, c'est-à-dire produit la puissance, la richesse, le bien-être pour les individus comme pour les peuples.

Il semble que partout dans la nature, soit dans le monde physique, soit dans le monde intellectuel et moral, la Divine Sagesse ait voulu donner cette leçon aux hommes.

Un fait qui est indéniable parce qu'il est évident par lui-même, c'est que les immenses progrès accomplis depuis cent ans chez les peuples civilisés, sont dûs, en très grande partie pour ne pas dire en totalité, à la puissance acquise par le capital uni ou organisé. Personne, en effet, ne peut nier l'influence immense qu'a produit sur la marche en avant de la civilisation l'établissement des chemins de fer, par exemple, et des lignes de navigation. Ces œuvres ont tellement bouleversé la face du monde qu'on se demande ce que diraient nos ancêtres, morts il y a cent ans, si, tout à coup, ils venaient reprendre leur place dans les lieux où ils ont passé leur vie.

Voyez-vous leurs regards ébahis ? Entendez-vous leurs exclamations, quand vous les mettriez en communication avec un téléphone ou un phonographe, ou que vous feriez briller à leurs yeux éblouis la lumière électrique et tant d'autres merveilles qu'il serait trop long d'énumérer ?

On peut l'affirmer sans crainte : la surface du monde a été complètement bouleversée depuis cent ans par la force énorme, incalculable du capital uni.

Il a étendu sa puissance partout : aujourd'hui l'or est le roi du monde. Il serait superflu de dire qu'il est même le roi des consciences.

Et pourtant, si l'on réfléchit, l'on est obligé de convenir que cette royauté du capital n'est qu'une royauté éphémère usurpée.

Qu'est-ce, en effet, que le capital sans le travail ? Rien, absolument rien.

Que deviendrait le millionnaire avec son or s'il n'avait à sa disposition un boulanger pour lui fournir son pain, des serviteurs pour le servir, des travailleurs pour faire surgir

du sein de la terre ce qui est nécessaire à la vie des hommes.

Ils connaissaient cette vérité, les anciens qui avaient imaginé l'histoire du roi Midas. Par un privilège spécial, il avait obtenu de Dieu la réalisation de son vœu le plus cher : c'est que tout ce qu'il toucherait deviendrait de l'or. C'est pourquoi le pain qu'il approchait de sa bouche devenait de l'or, le breuvage qui effleurait ses lèvres était changé en or ; en un mot tout ce qu'il touchait devenait de l'or. Mais avec une telle fortune, l'infortuné roi mourait de faim ! A sa prière, Dieu lui retira son dangereux privilège ; mais pour le punir de sa confiance insensée dans la puissance de l'or, Dieu lui imposa des oreilles d'âne.

C'est qu'en effet le capital par lui-même n'est rien. S'il est quelque chose, c'est parce qu'il représente une somme quelconque de travail : le travail seul est tout.

Si donc le capital associé ou uni a usurpé dans notre société une royauté que ses excès ne sont pas de nature à lui faire pardonner, c'est qu'il n'avait pas trouvé jusqu'ici en face de lui la puissance égale qui doit arrêter son orgueil, et cette puissance c'est celle du travail uni ou organisé.

Heureux pour le monde civilisé, mille fois heureux le jour où les ouvriers, comprenant enfin la puissance qu'ils ont entre leurs mains, uniront leurs labeurs, et d'un commun accord oseront regarder en face un roi qui, en réalité n'est que leur serviteur ! Heureux le jour où faisant reculer devant leur union imposante et invincible, cette majesté éphémère et usurpatrice, ils oseront lui dire : Halte là ! tu n'iras pas plus loin : là s'arrêteront désormais les flots de ton orgueil insensé et exploiteur.

Nul ne peut savoir ce que sera l'avenir : rarement il livre ses secrets. Mais il est permis parfois à l'œil de l'homme d'en pénétrer quelques mystères.

Or, du train dont vont les choses à l'heure présente, on peut dire que l'avenir appartient dès maintenant au travail uni.

Il en est qui croient que ce triomphe du travail organisé sonnera le glas de notre civilisation moderne et du progrès. C'est là une erreur profonde.

Le capital uni a produit des merveilles : le travail uni en produira de plus grandes.

Le capital uni a créé les chemins de fer, et les lignes de navigation, a creusé les mines et formé les grandes compagnies qui n'ont été que trop souvent des machines propres à exploiter l'ouvrier, à lui voler son travail et à le réduire à la misère. Le travail uni, lui, est appelé à produire outre les progrès matériels dûs au génie de l'homme, le bien-être dans la société tout entière, c'est-à-dire à rétablir dans le monde la somme de bonheur que dans son éternelle sagesse, Dieu, primitivement, avait mesurée à tous les hommes sans exception.

Soyons unis : tout nous y convie : les exemples du passé, les exigences du présent et les espérances de l'avenir.

CHRONIQUE

MAGOG. — Nous commençons notre chronique par l'histoire forcément abrégée des événements qui se sont passés à Magog, depuis l'établissement de l'Union, car c'est dans cette place que s'est livrée la plus grande bataille de notre campagne.

Nous nous sommes présenté, en qualité d'organisateur de l'Union, vers le commencement de juin.

Avant que rien d'hostile n'eût été fait de la part des ouvriers, les officiers de la Compagnie engagèrent la bataille. Intimidations, arrestations, menaces, ordre de signer l'engagement formel de ne jamais faire partie de l'Union, tout fut mis en œuvre, mais en vain. Les ouvriers, à l'unanimité ou à peu près, se rangèrent immédiatement sous le drapeau de l'Union et cessèrent le travail ; puis une délégation se présenta à l'office pour exposer leurs griefs, et en demander le redressement.

Mais, à l'office, il n'y eut personne pour leur répondre.

Pendant trois longues semaines, les officiers de la Compagnie jouèrent à ce jeu, selon nous puéril et mesquin.

Enfin, après trois semaines on se décida à répondre : les ouvriers, obtinrent, sinon tout, du moins en grande partie le redressement de leurs griefs et une augmentation de salaire de 14 p.c.

Fidèles au pacte conclu les ouvriers reprirent aussitôt leur travail interrompu.

Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils purent constater, au jour de la paye, que la Compagnie man-